

## ΑΝΑΚΟΙΝΩΣΕΙΣ ΜΗ ΜΕΛΩΝ

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ. — **Les Véritables Humanités** par *M. Jacques Hadamard*.

Ἀνεκοινώθη ὑπὸ κ. Κωνστ. Μαλέζου.

Dès le quinzième siècle, le grand Léonard de Vinci, le plus prodigieux génie qui ait peut-être jamais existé, puisque les facultés du savant n'étaient pas moins merveilleuses en lui que celles de l'artiste, était traité de haut en bas par les lettrés de son temps, sous prétexte qu'il savait un peu moins de latin qu'eux, ce qui leur attirait des ripostes comme la suivante: «Je sais bien que, pour n'être pas lettré, quelques présomptueux croiront pouvoir me blâmer, alléguant que je suis un homme sans lettres . . . Si je ne sais comme eux citer les auteurs, je m'appuierai sur une chose bien plus belle, bien plus digne, en invoquant l'expérience, maîtresse de leurs maîtres».

Un peu plus tard, au milieu de ce dix-septième siècle, dont ceux qui veulent nous imposer envers lui une manière de fétichisme me permettront peut-être d'invoquer le témoignage, on commençait à s'apercevoir que les Anciens n'étaient pas tout. C'est Pascal observant que «ceux que nous appelons les Anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses», et c'est Molière, disant en son bon langage gaulois: «Les Anciens sont les Anciens, et nous, nous sommes les gens de maintenant.»

Avec Molière, nous avons tous appris à voir le ridicule des pédants de son siècle, qui se croyaient forcés à juger de toutes choses uniquement par l'opinion d'Aristote. Le malheur est que tout notre enseignement a continué à être dirigé comme si l'opinion d'Aristote était la seule manière de juger de toutes choses. Le curieux de l'affaire, c'est qu'au temps de la Renaissance, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, ceux qui s'appelaient *humanistes* étaient ceux précisément qui voulaient soustraire les esprits à l'imitation servile de l'antiquité. Le moyen âge, en prétendant s'inspirer de la Grèce et de Rome, s'était trop contenté «de tousser et de cracher comme elles» et oubliait que la vraie façon de suivre Aristote n'était point de le copier ni même de le commenter, mais bien de puiser, comme le faisaient les Grecs, à la source vive de la nature. Car, enfin, il m'arrive de penser à ce mot d'un de nos collègues: «Ce qui me plaît

dans les Grecs, c'est qu'au moins ces gens-là ne faisaient pas apprendre de langues mortes à leurs enfants».

Ai-je besoin de dire longuement ici l'admiration que je ressens, que nous ressentons tous pour ce qu'on a justement appelé le *miracle* grec? C'est à ce peuple extraordinaire que l'Europe doit toute beauté, toute pensée, presque toute civilisation. C'est lui qui semble avoir compris pour la première fois qu'en dehors de tout intérêt pratique et même de toute arrière-pensée théologique, c'est une chose belle, noble, utile, que de connaître pour connaître, de comprendre pour comprendre.

Remarquons, s'il vous plaît, que nous parlons de la Grèce, et non des Grecs et des Romains. C'est la pensée grecque, et elle seule, qui a été dans l'antiquité notre grande éducatrice. Par malheur, ce fut Rome, et non la Grèce, qui fit le fonds de la «culture classique»; de mon temps déjà, entre 1875 et 1880, on ne savait guère le grec et on faisait surtout du latin. Et voici le tour de passe-passe: on se réclame de l'œuvre grecque pour démontrer la nécessité d'humanités... gréco-latines, lesquelles, en fin de compte se trouvent être... latines tout court, c'est-à-dire nous mettent à la remorque d'hommes qui, s'ils ont été des administrateurs et des constructeurs merveilleux — ce dont d'ailleurs on ne nous soufflait mot au lycée — ne se sont montrés supérieurs ni comme savants ni comme artistes, ni comme penseurs et ont laissé dépérir entre leurs mains l'art et la science grecs.

Avec les Léonard de Vinci et les Gilbert est né ce que nous appelons aujourd'hui *l'esprit scientifique*. Je n'ai pas besoin d'insister longuement sur ce que représente d'élévation morale cet esprit «fait de crainte salutaire de se tromper et de ferme volonté d'en éviter l'occasion»; quel sens supérieur il donne à ce que l'humanité a, de tout temps, honoré sous le nom de probité!

Le mouvement qui a fait de la physique contemporaine le plus haut effort que l'esprit humain ait jamais tenté semble aller chaque jour d'une course plus affolante; chaque jour, dans le monde de la physique, l'intelligence humaine gagne, je ne dis pas en résultats — c'est trop évident et je n'ai pas en parler — mais en idées, en méthodes, en puissance.

Est-ce donc que les hommes de notre époque sont d'une essence supérieure à celle de leurs devanciers, et, en particulier, des Grecs? Point n'est besoin de faire une telle supposition; l'explication de ce qui se passe

est tout autre. L'intelligence humaine atteint, grâce à la physique de notre époque, un niveau chaque jour plus élevé, parce que la réalité physique, dépassant à chaque instant les combinaisons logiques qui nous suffisaient jusque-là, ne cesse de nous donner sur des terrains toujours nouveaux, des leçons analogues à celles que l'astronomie donnait à nos ancêtres. Dans l'un et l'autre cas, «grâce à l'éducation qu'elle a reçue, notre imagination, comme l'œil de l'aigle que le soleil n'éblouit pas, peut regarder la vérité face à face.» Voilà pourquoi toute réduction apportée à l'enseignement des sciences expérimentales serait une dangereuse folie, celle qui consisterait à tenir pour nulle et non avenue toute la marche de l'intelligence depuis quatre siècles.

*Tout ce que nous sommes intellectuellement et, dans une large mesure, moralement, nous le devons à la culture grecque et à l'esprit scientifique, tel que la méthode expérimentale l'a fait naître.*

ΑΣΤΡΟΝΟΜΙΑ. — **Sur la détermination de l'heure.** Par M. Simonin.

Ἀνεκοινώθη ὑπὸ κ. Δ. Αἰγινήτου.

La détermination de l'heure, à l'aide des observations méridiennes, est obtenue, depuis quelques années, dans divers Observatoires, avec une grande précision, due aux recherches des astronomes, des physiciens et des constructeurs.

Rappelons la formule qui donne la correction  $C_p$  de la pendule utilisée par l'observateur. Si celui-ci a pointé, au temps  $t$ , le passage d'une étoile en un point du champ situé à la distance  $c$  de l'axe optique, si  $90^\circ - \alpha$ ,  $\beta$ ,  $\mathcal{R}$ ,  $\delta$  et  $\varphi$  représentent l'azimut de l'axe de rotation de la lunette, l'inclinaison de cet axe sur l'horizon, l'ascension droite, la déclinaison de l'étoile et enfin la latitude, on a, en posant :

$$(1) \quad \mathcal{R} = t + C_p + \beta \sec \varphi + n \left( \pm \operatorname{tg} \delta - \operatorname{tg} \varphi \right) \pm (c - \varkappa) \sec \delta \begin{cases} + \text{culmination supérieure} \\ - \text{culmination inférieure} \end{cases}$$

$\varkappa$ , terme correctif dû à l'aberration diurne, vaut  $0^s,014$  à Paris et  $0^s,017$  à Athènes;  $c$  est déterminé par des pointés sur les mires, sur le nadir ou sur les étoiles.

La formule (1) montre qu'il suffit d'observer deux étoiles pour obtenir les deux inconnues  $C_p + \beta \sec \varphi$  et  $n$ . Pour obtenir  $\beta$ , on se sert d'un niveau ou d'un bain de mercure.